

Olivier Flournoy

Métapsychologie ou métapsychanalyse ?

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 59, Numéro spécial, 1995.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Métapsychologie ou métapsychanalyse ? In : *Revue française de psychanalyse*.
Vol. 59, N° spécial, 1995. 1827-1834.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1995b.pdf

Métapsychologie ou métapsychanalyse ?

Olivier Flourney

La psychanalyse est en danger. La psychanalyse court à sa perte du fait de la multiplication insensée, débridée, des psychanalystes. Ils croissent et se multiplient par milliers. Bientôt on deviendra psychanalyste d'un coup de baguette magique. Les congrès se succèdent et les participants s'y bousculent. Les salles d'université ou les Hiltons deviennent trop exigus, le gigantisme des Nations Unies suffit à peine, comme un récent Congrès de « psychanalystes-chiffrematiciens » tenu à Genève l'a montré. Et de plus, il n'est pas irréaliste d'estimer que seuls dix pour cent des analystes qui se déclarent comme tels lors de ces congrès qui ne sont pas les nôtres, ont fait l'expérience longue et régulière du divan, alors qu'en ce qui nous concerne nous pouvons penser que nos exigences de formation nous évitent une telle aberration.

À qui doit-on imputer un tel état de chose, demandera-t-on ? A Lacan, à Laplanche, à Verdiglionne, aux Américains sans doute. Eh bien non ! C'est vraisemblablement à Freud qu'on le doit, à Freud qui, tout génial et unique qu'il ait été – sur ce point nous sommes tous d'accord – a cru bon de théoriser l'expérience de la cure et du transfert, la découverte de l'inconscient et de la sexualité infantile, et tant d'autres choses sous le terme de métapsychologie et non de métapsychanalyse. A moins qu'il n'y ait été contraint par l'orientation scientifique de l'époque.

La métapsychologie, c'est la théorie de l'appareil psychique et de son fonctionnement, théorie psychologique, rationnelle et objectivante, non pas issue de l'expérience mais fruit d'un projet de Freud impliquant la réduction de l'« homme-analysant » à un objet déterminé et mesurable. C'est un projet utopique qui l'oblige à y inclure un volet métapsychique – je fais allusion à la sorcière – pour ne pas voir disparaître dans ce projet sa croyance en cet inconscient, sa découverte et sa chose à lui, cet objet de scandale, cet inconscient qui s'évanouit à chaque fois

qu'on croit l'appréhender, ou qui ne se livre qu'après coup, alors qu'il n'est plus, et seulement sous la forme de ses rejetons... Cet inconscient qu'à la fois Freud tient à souligner et aimerait réduire aux processus accessibles aux sciences fondamentales, physique et chimie, et que la psychologie justement, forte de cette option scientifique, réussit à formaliser, à réifier, et à banaliser. Une banalisation dont s'emparent sans complexes les neurosciences. L'inconscient, c'est l'implicite affirmeront-elles. Il ne saurait embarrasser leur entreprise d'ingénierie génétique.

C'est pourquoi il me paraît indispensable qu'une *métapsychanalyse* puisse appréhender ou parler de ce que Freud entend par « la communication entre inconscients » censée faire du discours tenu lors de la séance un dialogue pas comme les autres, même si le saut du psychologique au psychique, au parapsychologique ou au métapsychique qu'une telle communication implique, risque de rendre l'objectivation simplificatrice nécessaire à toute théorie des plus aléatoire.

À la suite des insuccès de l'hypnose, Freud a inventé et découvert une fabuleuse méthode, la méthode psychanalytique, à la fois investigation du psychisme et traitement de ses désordres, que l'on peut résumer en trois mots, divan, fauteuil et règle fondamentale, et méthode/discipline en ceci qu'elle exige du temps, de la patience, et de la part de l'analyste, un continuel va-et-vient entre une écoute affective/subjective et rationnelle/objective. De ne pas avoir ancré la métapsychologie à la méthode dont elle est pourtant issue a ouvert les portes à son évitement, à en faire l'économie.

C'est un peu Galilée qui aurait oublié le verre grossissant et les astronomes qui se contenteraient de marcher sur Mars, alors que leur projet est précisément de pouvoir se servir de Mars pour y placer un télescope. C'est aussi en quelque sorte un retour aux Grecs, tout géniaux qu'ils aient été, qui déléguaient les soucis matériels à leurs esclaves et pouvaient rester couchés des nuits entières sur le sable chaud à contempler les étoiles, à y découvrir une infinie variété de triangles, des mouvements insoupçonnés, une profondeur sans bornes, à leur donner des noms fabuleux. Géométrie, astronomie, philosophie, astrologie. Merveilles et aube de la science. Aristote aurait dit que pour être savant il faut être paresseux ! Il faut avoir du temps... Du temps, certes, mais le psychanalyste ne saurait théoriser les merveilles et la complexité du psychisme sans avoir vécu lui-même le temps de l'expérience à deux. Il ne saurait le déléguer.

Freud n'était pas paresseux, loin de là, mais pourquoi donc sa métapsychologie a-t-elle tendance à passer sous silence l'expérience d'où elle provient et sur laquelle elle repose, laissant la porte ouverte à tous les abus ? Question d'époque ? Souci d'assurer ses découvertes ?

Il est vrai que pour être scientifique il faut oser des hypothèses réductrices généralisatrices. Comment concevoir en effet la force de gravitation ou la théorie de la relativité si l'on doit tenir compte du fait qu'une pomme qui tombe libère des pépins qui se mettent à germer ?

Comment parler de pulsion si le désir inconscient de l'analyste vient modifier le fonctionnement d'un appareil psychique qui n'est pas le sien ? La théorie des pulsions – joyau de la métapsychologie – veut que la source de celles-ci soit dans le corps et que l'énergie qui en jaillit soit psychique. La libido est *psycho*-sexuelle ou, pour préciser, somato-psycho-sexuelle. En ceci, Freud prend le contre-pied des vitalistes, les précurseurs de la psycho-somatique, qui pensent que l'esprit est à la source d'une énergie physiologique, laquelle justifiera une action des faits de l'esprit sur le cerveau ou le soma. C'est ainsi que pour eux, une représentation inconsciente pourrait être à l'origine d'un ulcère d'estomac, alors que métapsychologiquement les zones érogènes seraient à l'origine d'une hallucination, et ce serait la faim, le besoin biologique, qui viendrait y mettre fin.

Du corps proviendrait une énergie psychique qui organiserait ou désorganiserait l'appareil psychique, une énergie qui serait à l'origine de, ou nécessaire à son fonctionnement. La métapsychologie est ainsi une théorie somato-psychique. Elle dépasse l'insupportable parallélisme par cette audace théorique, ce saut, ici du physique au psychique, ce saut qui soustrait l'esprit au domaine réservé des philosophes, philologues, théologiens et moralistes. Elle le rend accessible aux sciences de la nature. La pulsion pour le psychanalyste a les mêmes vertus que le verbe pour le linguiste, mais simultanément elle rend l'esprit tributaire du corps. Comme lui il est mortel, il mourra en même temps que la source corporelle tarira, alors qu'il n'en va pas de même pour le verbe.

Ce faisant, Freud va déclencher une polémique : non pas celle de la vie, de la sorcière, de la magie, du sacré, de l'immortalité, polémique éliminée par sa tentative de réduction de l'appareil psychique aux sciences fondamentales physico-chimiques, mais bien celle de la mort qui viendra troubler l'édifice métapsychologique, celle de l'instinct de mort à la fois transcendant – même le théoricien de la mort ne saurait être mort – et paradoxal dans sa finalité – être théoricien pour cesser de l'être.

L'option métapsychologique va déterminer le choix de l'objet nécessaire à la pulsion et à ses dysfonctionnements. Tout objet, – objet-corps propre des débuts, tel le pouce du bébé, objet-corps de l'autre, tels la mère nourissante ou le partenaire sexuel, lesquels introduisent les aléas de la présence, de l'absence, des caprices, objet psychique dit interne, représentation qui supprimera les aléas : l'objet aimé ne dépend plus de ses caprices, enfin objet virtuel pur, non représenté, non représentable, en un mot, inconscient –, tout objet sera adéquat qui permettra l'accomplissement de désirs conformément à la finalité « biologique » naturelle.

Une finalité que le principe du plaisir gouvernant le fonctionnement traduit selon l'idée que l'augmentation de l'excitation est déplaisante, et que le plaisir réside dans sa chute, en accord avec les théories des faits de la nature inanimée, entropie, déterminisme universel, inertie supprimant toute spontanéité.

Les idées de décharge, de diminution de tension ou encore de constance que commande le principe visent, au-delà du plaisir, à rendre le sujet inerte, lequel devient ainsi objet psychique à la merci de l'analyste despote, mais aussi objet répondant aux exigences scientifiques de celui qui veut investiguer un appareil psychique universel et anonyme.

L'inertie et la force de gravitation, deux hypothèses issues de l'activité psychique de l'homme de science, ont permis la révolution scientifique que l'on sait, ceci au prix d'un univers homogène et identique à lui-même dans toutes ses parties et en tout temps.

Mais pourquoi l'objet de l'investigation psychanalytique devrait-il être homogénéisé, dévitalisé, réduit à un appareil déterminé et dont l'autonomie, pour ne pas dire l'automatisme, ne serait que l'image trompeuse de l'autonomie du théoricien omnipotent? Pourquoi donc faudrait-il persister contre vents et marées à vouloir d'une pulsion qui trouverait sa source dans le corps propre, qui userait d'un objet de manière opportuniste, et dont le but, qu'il s'agisse de stabilité (principe de constance) ou de cessation du fonctionnement de l'appareil psychique, serait en dernière analyse la mort de l'esprit incarné, alors qu'en théorie la pulsion concerne les faits de l'esprit ou de l'âme et qu'en pratique la psychanalyse cherche, par le seul biais de l'activité psychique de l'analyste médiatisée par sa parole, à restituer la vie à l'âme de ceux qui croient l'avoir perdue.

La méthode psychanalytique indique pourtant clairement qu'il s'agit de la rencontre entre deux « psychismes », entre deux « âmes », pour autant qu'on s'accorde sur ce qu'est cette méthode, à savoir celle que la communauté des analystes pratique, celle de Freud que j'ai résumée plus haut et non pas celle dont se réclament les psychothérapeutes, face à face, famille, groupes, ou toutes autres interventions, toutes despotiques d'une manière ou d'une autre, qu'elles soient respectables ou non. Ce dont cette méthode témoigne journallement, c'est que la source de l'excitation n'est pas dans le corps du sujet considéré comme objet, mais chez le partenaire de l'expérience, chez l'autre analysant, qu'il soit analyste ou analysé. L'analyste comme l'analysé s'en convaincront rapidement. Ce dernier en découvrant que ses maux qu'il prête aux autres, il est en train de les prêter à son analyste, et que quelque chose, une « énergie », une excitation libidinale, les réunit désormais comme elle les sépare; et l'analyste en découvrant que son objectivité scientifique est illusoire, mise à mal à son insu, influencée par ce même quelque chose, cette même énergie libidinale, ni matérielle ni somatique, insaisissablement psychique mais ô combien agissante, que son analysant lui transmet et réveille en lui. Les représentations qu'ils se font l'un de l'autre sont indissociables de leur activité psychique respective, il y a inter-subjectivité.

Si la source de la pulsion métapsychanalytique se trouve chez l'autre, alors le corps-propre, lieu d'origine et source somatique de la pulsion métapsychologique, peut sans difficulté prendre la place de l'objet. Et tout psychanalyste sait

bien que l'objet de l'acting out pourra justement résider dans le propre corps sexué de l'analysant agissant. Si la source de la pulsion psychanalytique est chez le partenaire de l'expérience, si elle est psychique (et le problème de cette intersubjectivité transférentielle que décrit le complexe d'Édipe et sa menace de castration, de cette énergie, ou encore de ces représentations inconscientes, de tout cet ensemble – véritable système inconscient –, loin d'être résolu se posera vraisemblablement aussi longtemps que subsistera la psychanalyse), si la source de la pulsion est bien psychique, et si l'objet somatique, physique, est objet d'acting out, alors l'objet, le véritable objet métapsychanalytique se doit d'être psychique également, objet de découverte et de création réciproques sous forme de fantasme de représentation mis en commun par l'interprétation, objet inter-subjectif s'il en est.

Et c'est l'excitation réciproque qui présidera à sa découverte par le dire, par l'interprétation de l'inter-transfert qui à la fois fait vivre et revivre, répéter et recréer ce pourquoi l'analysé avait désiré faire une analyse; c'est cette excitation réciproque, cette « jouissance du dit » qui pourra, métapsychanalytiquement parlant, remplacer la funeste visée métapsychologique.

De manière lapidaire : la métapsychanalyse, c'est la théorie des psychismes s'interprétant. La métapsychologie, c'est la théorie d'un psychisme interprété.

Je voudrais maintenant illustrer ce point de vue à partir de trois remarques concernant la version orale des rapports de René Roussillon et de Daniel Widlöcher.

Roussillon centre sa démonstration sur l'automatisme de répétition qu'il envisage comme hors de ou en deçà de tout désir. Sans le contester, je trouve cet automatisme a-spécifique, plus psychologique que psychanalytique. En accord avec Widlöcher je ne conçois un tel automatisme que s'il est soutenu par un désir, désir compulsif de répéter par exemple. Ceci en me fondant sur une opinion liée à l'expérience de l'analyse : je ne vois pas comment des êtres non désirants viendraient me demander de faire une analyse, ni comment certains d'entre eux parmi les plus « fous » persisteraient à s'accrocher à leurs séances comme à une bouée de sauvetage. Si des êtres non désirants existent, alors ils relèvent de la psychiatrie.

Roussillon nous parle dans les séances de travail de groupe de quelqu'un ayant eu une douleur épigastrique en arrivant à sa séance. L'interprétation en fut – après tous les événements significatifs la justifiant – que sa mère lui aurait donné des biberons brûlants. Et d'ajouter : j'ai parlé de biberons et non de sein car je me représente mal un sein brûlant. Personnellement, je ne comprends pas cette restriction. Les seins brûlants, ça existe !

Il y a là me semble-t-il la possibilité de marquer clairement une différence que je qualifierai d'*ontologique* entre métapsychologie et métapsychanalyse.

D'une part, le métapsychologue (psychologue ou pédiatre) communiquera son opinion selon laquelle *une mère* aurait donné un biberon brûlant à son enfant. D'autre part le métapsychanalyste (psychanalyste) interprétera sa pensée selon laquelle *lui-même*, est feu qui fait mal au ventre. Brûlure, revenant, feu la mère...

Enfin, le feu, ou objectivé, le sein brûlant, évocation hautement sexuelle, me conduira à notre deuxième rapporteur, D. Widlöcher. Le versant cognitif de sa pensée me semble le mener à une formidable économie de la sexualité, de la pulsion psychosexuelle qui pour moi est fondamentale. (Widlöcher dissipera cette impression au cours du congrès). Il nous parle entre autres d'une personne qui, en analyse, se révèle violemment intrusive et ajoute qu'il n'aime pas ça. Cela lui déplait qu'on l'envahisse de la sorte. Autrement dit, cette personne est invitée à associer, et son analyste se présente d'emblée sur la défensive. Sans contester le bien-fondé de sa réaction – on aurait peut-être fait de même – nous devons nous demander de quoi l'on se défend.

De l'intrusion? Certes non. Mais bien de nos propres pulsions. De celles de l'analyste éveillées par les associations de cette personne, pulsions de l'analyste qui évoquent l'inconscient ou, objectivées, les aspects les plus indicibles de la sexualité.

Ceci invite à se pencher sur une théorie métapsychanalytique liée à l'émergence pulsionnelle sexuelle et inter-subjective.

Je distinguerai en conséquence une métapsychologie, théorie de Freud pour son ami Fliess, à l'intention de la communauté scientifique et culturelle, d'une métapsychanalyse, théorie de Freud pour l'analyste confronté au répréhensible et au scandaleux de la pulsion sexuelle, et chez lui et chez eux, ses patients. Un répréhensible qui « après coup » se révèle connaissance de l'inconscient.

Dans son rapport, Roussillon cite une phrase de Freud tirée des *Trois Essais* à propos des origines de la théorie de l'étayage. La voici : « Lorsqu'on voit un enfant rassasié quitter le sein en se laissant choir en arrière et s'endormir, les joues rouges, avec un sourire bienheureux, on ne peut manquer de se dire que cette image reste le prototype de l'expression de la satisfaction sexuelle dans l'existence ultérieure. »

Freud y voit l'image même de la jouissance érotique, orgastique. Fait intéressant, il semble que nous soyons tous d'accord, immédiatement, avec cette vision. Il doit s'agir là d'une de ces présentations en acte dont nous parle Widlöcher. Ou d'une représentation-chose et non pas de chose. C'est un acte en temps réel pour ce bébé dans notre pensée, nous sommes lui en plus de la représentation que nous nous en faisons. Pour qu'il soit béat, il ne saurait être le bébé d'un autre. Il est Freud bébé, il est nous bébé.

Ce bébé en nous évoque les deux théorisations freudiennes de la source des pulsions.

À mon avis, la première – métapsychologique – est destinée à l'ami Fliess : c'est celle de l'hallucination de la satisfaction du désir – jouissance supposée du bébé – c'est une hypothèse objectivante étayée par le besoin. C'est une hypothèse défensive.

Soulignons ce que cette hypothèse ne dit pas : le bébé a quitté le sein. Il est seul. Il dort. Il a l'air bienheureux selon l'opinion de l'observateur. Et ce n'est qu'après que le drame va commencer. Va-t-il se réveiller ou se satisfaire de son hallucination ? Il devrait s'en satisfaire car une hallucination, comme le rêve, est « gardien du sommeil ». Gardien métapsychologique.

Et de ce fait la théorie va devoir recourir à l'état du besoin biologique pour assurer le réveil. C'est dommage. Tenaillé par la faim, le bébé hurle et va se trouver face à l'absence, au vide, au manque, car l'histoire nous dit que ses parents, sourds à ses cris de détresse, font l'amour sur le divan de la chambre à côté et conçoivent un petit rival. Le drame et la haine viennent après la béatitude alors que certains affirment qu'on naît dans la haine...

La seconde, métapsychanalytique, sera destinée à l'analyste : cette solitude narcissique béate résulte de, cache et montre, l'excitation omniprésente et désirable de la scène primitive à trois où l'on fut sans y être. Freud, subjectif adulte, père et mère, nous dit son fantasme et son immense nostalgie. Ce sont ses pulsions sexuelles qui l'incitent à rêver à cette scène de lui bébé.

C'est à ce point que pour la métapsychanalyse, l'hallucination ou le fantasme, non pas de la bouche satisfaite par le sein, mais de la scène primitive, deviennent, non pas gardiens du sommeil mais bien les garants de la conscience en éveil, laquelle ne sombrera pas dans un sommeil de plomb, un sommeil éternel. C'est l'inconscient, ce dangereux séducteur, qui étayé par l'hallucination ou le fantasme, demeure accessible à la conscience au lieu de s'engouffrer dans l'océan de la nuit des temps. Le recours à la biologie pour assurer le réveil devient superflu. Ce n'est pas tenaillé par la faim, mais excité par cette scène psychique d'un irréel bonheur parfait qu'on se réveille et se trouve confronté à la réalité, qu'elle soit absence, manque, présence, etc.

Le bébé est sexe. Il excite ses parents, les rend fous (d'amour). Sa mère est sexe, elle se cache pour donner le sein qu'excite la bouche. Son père est sexe et cache son érection si cette poupée vivante s'agite sur son giron. Sexe, fantasmes, viol, violence... La mère – au-dessus de tout soupçon, le père et le bébé, tous sont sexuels pervers polymorphes. Nous sommes tous des cannibales, psychanalystes y compris, et Freud aussi qui le sait bien.

Mon opinion diverge ici de celle de D. Widlöcher : Pour moi le cadre compte non seulement en théorie mais aussi sur le plan pratique, technique. Si l'on veut une théorie psychanalytique, à la fois spécifique et acceptable par le monde scientifique, il nous faut un minimum de repères fixes, figés, communs aux seuls analystes. Le divan en est un, comme la règle fondamentale. Le divan, lieu par

excellence du stupre, devient l'outil par excellence de l'analyste : couchez-vous sur ce divan, mais attention, défense de toucher ! Parlez ! Et pour l'analyste il en va de même avec son fauteuil. Défense de toucher ! Ecoutez et le cas échéant interprétez !

Interpréter quoi ? Les avatars de la pulsion sexuelle. Chez qui ? Chez les deux. Car interpréter que cet analysant est un enfant par exemple, ne va pas sans découvrir que moi, analyste interprète, j'étais parent à mon insu.

Pour terminer, un mot sur la question du transitionnel. J'aimerais y voir le côté transitoire, passager, de l'analyse même. La vie est assez dramatique en soi pour qu'on n'ait pas à proposer à ceux qui nous le demandent une analyse comme sa reduplication avec, en prime, le désastre rendu conscient de l'impasse œdipienne. Si, en plus des difficultés qui nous assaillent, le seul bénéfice en est que notre désir incestueux et parricide est puni de castration et que nous en mourons, alors le jeu n'en vaut pas la chandelle.

C'est pourquoi j'aimerais voir ce transitionnel dans le plaisir pris à dire la découverte du drame œdipien pour le désamorcer, une « jouissance du dit », un plaisir prélude à la reprise hors de l'analyse d'une sexualité qui puisse n'être ni nuisible ni mortifère pour personne et d'un vécu, quel qu'il soit, dit de « sublimation », en attendant l'inéluctable aboutissement de notre commune destinée.

RÉFÉRENCES

- FLOURNOY O., *Défense de toucher ou la jouissance du dit, Essai de métapsychanalyse*. Calmann-Lévy Éd., 1994.
- ROUSSILLON R., La métapsychologie des processus et la transitionnalité, *Revue Française de Psychanalyse*, spécial Congrès, 1995.
- WIDLÓCHER D., Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique, *Revue Française de Psychanalyse*, spécial Congrès, 1995.